

ZAGAL

Personne ne savait d'où ça venait, ce Zagal ! Lui moins que personne. Un jour que l'Autorité, cette grande curieuse, lui demandait où il était né, il se contenta d'avancer les lèvres et de hausser les épaules, signe de grande incertitude. Et comme l'Autorité, très scrupuleuse, insistait encore et voulait savoir où il logeait, il indiqua du pouce un point, là-bas, derrière son épaule. Ce point, paraît-il, était la mer. Un misérable, ce Zagal ! N'ayant pas d'équ岸, ne se connaissant pas d'inférieur, il vivait seul. Seul, avec la mer. La mer, c'était tout pour lui : sa maison, son suberge, son temple. L'adorait. De la falaise que fouette la marée montante aux récifs qu'il découvre en ses retours quotidiens, son horizon n'allait pas plus loin. Il avançait, reculait avec la mer, porté, comme un coquillage, au gré du flux et du reflux. Sa vie était toute là. La nuit, il dormait sur les algues sèches dans quelque trou de rocher, changeant de gîte comme les animaux, selon la saison, selon la lune, selon le vent. Le jour, il pêchait. Sans barque, sans filet, sans ligne. Une latte avec un appât au bout, un couteau basqué à lame épaisse, à manche de corne agrémenté de cuivre, il n'avait pas d'autres outils. Avec le bâton, il dénichait, blottis dans les "caches", dans les fentes des récifs, les poulpes, les calmars, les crabes, quelquefois même les homards ou les crevettes. Avec le couteau, il détachait les patelles, les moules, les châtaignes de mer. Régale de pauvre ! Zagal en faisait deux parts : ce qu'il pouvait vendre, il le vendait ; puis il mangeait le reste, quand il mangeait. L'Océan a ses mauvais jours, la vie a ses mauvais quarts d'heure. Zagal ne se plaignait pas. Devant la mer, comme devant la montagne, l'homme impuissant à lutter se résigne. Zagal vivait. Oh ! les plaisirs de la vie élémentaire ! le travail au grand air, la lumière à pleins yeux, l'air salé à pleins poumons ; la marche pieds nus sur la grève humide, lassée et ferme comme un parquet ; la course aventureuse sur les récifs, dans le bouillonnement des petites vagues toujours pressées, toujours alertes ; les surprises de la pêche ; la fuite des crabes dans la transparence de l'eau verte ; à travers les fucus couleur d'émeraude et les anémones couleur de grenat,.... Zagal était heureux. Sans maison, sans famille, il ne connaissait pas les soucis. Les femmes lui faisaient peur. Très timide, très mal vêtu, que serait-il allé faire aux "romerias" (fêtes votives), parmi les farauds et les élégantes ?

C'était sous les tamaris, au bord de la falaise jaune où la mer brise dans un nuage de fumée. — Zagal, je te le jure, mon Zagal, je t'aime ai quand la mer sera la couleur de ta ceinture ; sur mon salut éternel, je te le jure, Zagal ! Hélas ! la ceinture de Zagal était rouge, d'un beau rouge écarlate, un rouge flamboyant. Rieuse, un baiser au bout des doigts, une oïllade au bord des cils, la tête à demi tournée, elle s'en fut et le laissa là, tout ébahi. Quand elle eut disparu au fin bout du sentier, et qu'il ne vit plus le frison noir qui volait ébouriffé sur sa nuque blonde, Zagal prit sa tête dans ses mains et se mit à songer. Songerie triste. En vain la mer lui chantait sa chanson de tous les jours : l'air était bien le même, mais combien avaient changé les paroles ! Zagal écoutait et n'y comprenait plus rien. Dans l'explosion des vagues, dans l'orage perpétuel battant la roche, il entendait résonner maintenant les plaintes d'un désespoir sans fin ; par moment aussi le rire aigu de Gachina s'envolait avec le bris des vagues mourant sur le sable, avec le flot de mousse qui ruisselle en moire d'argent. Une tristesse immense était sur la mer. III Zagal avait recommencé sa vie, la vie pour vivre, rude, anxieuse, incertaine, à présent, hélas ! tousjours égale, uniformément indifférente, implacablement désespérée. Cette âme d'enfant, jusque-là soumise aux forces élémentaires, noire ou bleu avec le ciel, avec la mer, s'était tout à coup assombrie, fermée, ensevelie, à jamais. Il aimait Gachina. Gachina ne l'aimait pas ; sa raison se perdait à soulever le poids de cette fatalité. — Quand la mer sera de la couleur de ta ceinture !... Elle s'était moquée de lui, la mouaisse !... Qui sait, cependant ? Sans doute, il faudrait un miracle ? Si la femme est trompée, la mer est changeante ! Qui sait, si un jour... ? Elle l'avait promis, elle l'avait juré sur son salut éternel ; elle ne se déditait pas ! Et malgré lui, en dépit de sa raison, contre sa volonté, une lueur de jour se fit dans les ténèbres où languissait le malheureux. Zagal espérait ; espérer, c'est vivre. Il avait repris goût à la vie depuis que sa vie avait repris un but. Un but de toutes les heures, de tous les instants. Suit qu'il courait sur les récifs à marée basse avec la hâte d'un voleur dans la maison dont le maître va revenir, soit qu'il songeait, accroupi à marée haute, dans un abri de la falaise, il avait toujours l'œil au guet, cherchant le miracle, scrutant sans cesse, interrogeant les lointains de l'Océan. Il avait surtout affaire les jours de grande marée, quand la mer, cette lunatique, roule avec un visage inquiet, nerveux, gonflé de colère, chargé d'orages et d'éclairs. Ce qui passe de couleurs ce jour-là sur les vagues, on ne l'imagine pas ; il faut le voir. C'est d'abord, sur l'écume et le gris de la falaise, comme la fumée d'une bataille, des tourbillons d'écume en gerbes, en cascades, lancés à l'assaut des rochers. Des reflets glauques passent sur le dos des vagues qui portent à leur crête une frange d'argent. Au-delà, comme la mosaïque des champs sur la terre, des îles de couleur se soulèvent sur la plaine liquide. Îles d'éméthyste, îles d'émeraude, îles de saphir. Avec des palpitations énormes et des changements perpétuels, elles se meuvent, se déroulent, tantôt étendues en vastes nappes, tantôt amincies en rubans. Des bandes plus minces, comme des rues, serpentent les champs de couleur. Ça et là, l'écume d'une vague égratignée d'un éclair d'argent le lointain qui recule aussitôt dans des perspectives infinies, vers la haute mer qui se relève, portant dans le fourmillement et les plaques bigarrées, de ses lames bleues le mirage d'un côté imaginaire. Zagal regardait, et sous ses yeux, sans qu'il pût en marquer le moment, les couleurs changeaient, changeaient encore. Subitement, l'émeraude passait à l'aigue marine, le saphir à l'azur, l'éméthyste au rubis ; puis, c'était la gamme entière qui muait à son tour. A midi, les blancs régnaient, éternellement sans partage. Sous les rayons solaires, dardés à pic, un miroir, une plaque de mica s'enflammaient au large, comme un soleil dans la mer. Pailleté, piqueté de flammes, incendié, l'Océan roulait en coulées d'argent. Plus près des îles, les nappes, le lait de l'opale, le gris des perles se mêlaient aux pâleurs du platine, aux lividités du plomb. Une saute de vent, un calme plat brouillaient, transformaient tout. Après les blancs, les jaunes, le topaze et le jacinthe ; après les jaunes, les violets. Zagal n'avait pas un moment à perdre. Une distraction, un oubli, et le miracle avait à jamais disparu. Il redoublait d'attention le soir, quand, avivée des reflets du

Et Gachina partit d'une fusée de rire. Mais Zagal ne riait pas. Sévère, il empoigna la moquette d'une prise à lui broyer le poignet. — Tu l'as promis... viens !... dit-il simplement. Moitié de gré, moitié de force, épeurée et riant de sa peur, elle obéit ; mariés par cette rude étreinte, les amoureux allaient vers la mer... vite d'abord, plus vite ensuite, jusqu'au bord de la falaise. — Tiens ! regarde, fit Zagal. Mais ce qu'il vit lui fit lâcher la main de Gachina. En face d'eux, sans borne, sans fin, jouait sous l'azur du ciel la mer bleue, partout bleue, implacablement bleue. L'Océan avait trahi. Zagal était vaincu ! Foudroyé, le malheureux tomba sans se plaindre. Pas un mot, pas un cri. Rien. Une larve seulement, la première peut-être, sur ce masque impassible. Une autre que Gachina en eût été retournée, attendrie ; mais elle, irritée de la violence que venait de lui faire Zagal. — A ta place, lui dit-elle, j'achèterais une ceinture bleue. Et sans attendre la riposte, la traîtresse prit sa volée vers la plaine : plus prompt qu'elle, Zagal la saisit, la cloua terrifiée sur le sol. — Et moi je te dis que l'Océan sera rouge ! cria-t-il, étranglé de fureur. Elle était à genoux, devant lui, la tête renversée, pantelante, les ongles crispés dans les mains sanglantes de Zagal. La lutte fut courte. Dégageant sa main droite, Zagal lui plongea son couteau dans le cœur, puis, enivré de son crime, défilant d'horreur et d'amour, il la prit dans ses bras. Et, détournant la tête, la précipita mourante au gouffre d'azur. Un filet rouge monta comme un léger nuage à travers la transparence de l'Océan. Ce fut tout. LE 15 AOÛT EN ANJOU LES CLOCHETTES

nécessaire, peut-être la piété du Roi ne fut-elle point en l'occasion étrange aux calculs de la politique la plus tor-tueuse. Un portrait, pendu aux murs de la chapelle, le représente peu flatté à coup sûr ; mais en dépit de la légende, il paraît impossible de l'attribuer à un artiste de l'époque. Behuard n'en demeure pas moins gardienne de ce souvenir de la piété royale envers la Vierge sainte, et chaque année, ses allées ombragées par les saules sont jonchées de fleurs, parfumées d'encens, en l'honneur de la Reine qui règne sur cette île solitaire, recueillie dans une seule pensée de piété mystique. Au pied de la chapelle, adossées au roc, ou s'égrenant tout le long de l'allée qui enserré l'île comme un chaquet, de petites maisons aux toits d'ardoises ou de chaume, donnent à Behuard une apparence de vie encluse. Par les portes ouvertes on aperçoit toujours le même spectacle tranquille : une pièce large, avec ses lits à courtine dans les encadrements, et près du seuil, dans les copeaux blancs et frisés, un homme occupé au travail du sabotier. Je revois toutes ces menues choses, je connais la vie pénible et pauvre des gens de Behuard enfermés au milieu du fleuve qui, pendant la saison brûlante coule à peine sur le sable en un mince filet voluptueux, et durant les mois d'hiver, brutal et violent, torture le pied des saules, monte, roule ses eaux jusqu'aux portes des maisons, presque au pied de la chapelle ou veille la vigilante petite Reine, dans sa robe de brocard qui toujours, par un miracle annuel, préserve l'île du déluge. Comment vit-on aujourd'hui après le vote de nos lois ? L'humble desservant, le vieux prêtre qui enseignait à ces gens simples et croyants l'amour de cette Vierge, la vénération pour son manteau, don du roi Louis XI leur parlant de l'histoire de la France, presque une légende, en leur apprenant à l'aimer. C'était un homme pieux et simple, épris des clochettes qu'il avait installées avec un art savant dans son clocher, des clochettes claires, chantantes, en souvenir des Flandres et de Bruges où un hasard de sa vie l'avait conduit. Tout un échec de fils, aboutissant à un clavier curieusement façonné, mettait ces clochettes en branle. Les sabotiers l'avaient aidé dans sa tâche ; à l'un d'eux il avait appris quelques rythmes adoptés aux circonstances, mais c'était toujours une chanson claire et gaie que disaient les clochettes quand naissait ou mourait un sabotier. Il était si grêle, si menu, le clocher. J'appris, près de ce prêtre, à épeler les premiers mots du latin. Bien peu, en vérité, car après les clochettes, une passion forte l'avait pris tout entier. Quand on est chambellan d'une Reine qui règne dans une île de la Loire, sur quelque douzaine de sujets, il reste du temps à consacrer à des soins moins sérieux. Pourtant la dignité demeure ; il serait indigne d'un homme grave, pendant ses loisirs même, de se faire sabotier, comme l'un de ces pauvres. Chaque matin je trouvais mon maître au travail, sous un petit hangar voisin du presbytère. Au milieu des copeaux blonds, sa soutane légèrement relevée, sa calotte noire poudrée de sciure et mal assurée sur ses cheveux blancs, il rabotait, il sciait, il ajustait de minces bouts de bois, amenuisés en carré, percés de trous au moyen d'une aiguille. Il construisait une petite maison ; il grillageait, passant dans les trous de minces fils de laiton polis ou dorés. Mon maître avait l'amour des "cages" pour les oiseaux ; il en faisait des toutes grandes, s'inspirant de architectures des siècles : romanes, gothiques, avec des clochers, avec des toits aigus, des balcons. Les Flandres surtout hantaient sa mémoire ; il se traitait dans un beffroi de minuscules clochettes, avec des fils tendus, que les oiseaux devaient mettre en branle. Jamais en vérité je ne vis plus merveilleux ouvrier. J'appris ainsi, à défaut du latin, "un métier" : mon maître appelait cela un art. Il ne me fut, en effet, d'aucun profit dans l'avenir. Les enfants apportaient souvent des oiseaux pris au trébuchet ; des merles, des sansonnets, des rouges-gorges, et des "pierrôts". Mon maître les unissait par couples, et avec sa bonté, sa douceur, agréait leur détention de friandises. Parfois, avant la promenade quotidienne, à l'heure où le soleil s'inclinait, il me disait : "Petit, prends la cage des sansonnets, la mère Derouët est malade." Et nous partions, suivant une allée silencieuse. Derrière lui, j'étais dans la chambre ; il s'approchait du lit et après quelques paroles de foi, des promesses de prières, il montrait la cage : "Pour vous égayer, mère Derouët, il n'y a rien de gai comme les oiseaux ; ce sont des anges du Ciel" ; et il partait heureux, le

coeur allégé, content d'avoir mis la malade sous la garde des sansonnets de la Sainte Vierge. Le Quinze Août il y avait grande fête dans Behuard, la fête de la Vierge, celle de l'île, celle aussi de presque toutes les filles dans chacune de ces humbles maisons. Elles revêtaient des robes anciennes à châles, avec de grandes coiffes blanches aïeées et légères, une variété des coiffes angevines, si populaires dans tout l'Anjou. Je laisse à penser si dès le matin les clochettes sonnaient au haut du frêle clocher ; elles sonnaient un air argentin, léger et brodé à jour comme les coiffes. Pas un sabotier dans tout Behuard qui n'eût revêtu son "nocial", son vieux habit des noces, sauf le passeur, qui, sur la l'auze, godaillait, godaillait dès l'aube, et l'aveugle d'un village voisin, connu dans le pays sous le nom d'Éléonore, et dont la voix monotone suppliait le pèlerin. Il en venait de tous les hameaux, de tous les bourgs. C'était au pied de la terrasse, sous l'ombre des tilleuls, un continuel appel : "Oh ! eh ! passeur ! passeur !" Après vêpres, une grande foule s'assemblait au pied de la petite église, au bas d'un escalier abrupt taillé à même dans le roc. Car d'ouir les vêpres, il n'y fallait songer, tant est minuscule le petit sanctuaire où brûlaient ce jour-là des centaines de cierges. La procession se formait, elle s'avancait, s'égrenait tout le long de cette allée ombreuse, couronnée de saules, entourant l'île comme un chaquet. Devant marchait un homme que sa fonction honorait au point que jamais dans l'île on n'en parlait sans respect. Il marchait seul, au milieu de l'allée ; il s'avancait à un pas grave, mesuré, et ses deux mains s'élevaient à hauteur de sa tête, en un geste très compliqué, répandant dans les airs, sous la voûte sonore des saules, le tintement clair et joyeux de deux clochettes, deux clochettes argentées aux tonalités différentes si habilement variées qu'elles se répandaient comme les versets d'une litanie, comme des voix du Ciel répandant aux voix plus graves de la terre. C'était la prière des "Echillettes", le tintement que toujours ceux qui reviennent dans l'île croient entendre, comme dans la vieille maison d'enfance la voix aimée d'une mère. Et puis venaient les jeunes filles, en robes blanches, portant les cierges, semant des fleurs, des roses sur le sable fin. Des enfants de chœur balançaient des encensoirs. Enfin, mon maître, le doux vieillard, revêtu de sa plus riche chasuble, s'avancant, digne et solennel, élevé dans ses mains, la Vierge, reine de l'île, parée d'un manteau de Cour, enrichi de pierres, un peu tard par le temps qui avait coulé de puis le roi Louis XI. Mais parfois, en passant devant les maisons, agenouillées, elles aussi, je voyais mon maître jeter sur les cages, exposées aux fenêtres ouvertes, un regard furtif, et je crois qu'il devait en secret s'accuser d'avoir ainsi, sur cette terre, nourri dans son cœur un amour profane. Il est doux, il est utile parfois, quand on a dépassé le milieu de la vie, qu'on en a épuisé à peu près tous les spectacles, de revenir, comme un pèlerin, vers d'aussi simples souvenirs.

Je descends de la famille à laquelle appartenait la Vierge de Bernardin de Saint Pierre, me disant il y a quelques années un jeune homme du nom de Latour. Le mot connu vit sur mes lèvres. — Vous me semblez descendre plutôt de La Tour Prands Gardé. Car Virginie, fille de Mme de La Tour, dans le roman de Bernardin de Saint Pierre, s'appelle, en réalité, Mlle Mallet. Le fait capital sur lequel repose la fable imaginée par l'écrivain est, au reste, historique : le naufrage de "Saint-Géran". C'est lui qui donna l'idée du petit livre à Bernardin, alors à l'île de France. A bord du "Saint-Géran" se trouvaient une jeune orpheline, Mlle Mallet, qui revenait de France. De son péri que lui le naufrage, ainsi que le bateau "sombrait", elle refusa de se dévêtir seul moyen qu'elle eût d'être sauvée. Et elle fut emportée par les flots. Le fait, raconté à Bernardin de Saint Pierre, évoqua aussitôt tout un poème épiques et blanc dans son esprit, que, retré en France, il écrivit. Mlle Mallet ne s'appelait pas Virginie. Ce prénom, que l'idylle de Bernardin allait rendre célèbre, fut donné par l'écrivain à son héroïne en souvenir d'une jeune fille que celui-ci avait connue à l'étranger et avait secrètement aimée : Mlle Virginie Tachéboim. Le roman ne fait rien à l'affaire. Omettant le détail du caractère en telle aventure de l'héroïne qui inspire le romancier. La Dame aux Camélias s'appelait en réalité Alphonsine Ploesse. Elle fut connue dans la vie parisienne sous le nom de Marie Duplessis. Alexandre Dumas n'a pas fait de son nom de Marguerite Gautier. On a appris ces jours derniers seulement qu'elle avait une petite-fille. Le tour de Marguerite viendra sans doute, car tout aussi célèbre, elle doit faire trotter à un égal degré les imaginations. La légende opère une telle séduction sur certains esprits qu'on arrive à être fier d'une généalogie qui, dans la vie réelle, se laisserait pas d'être gênante. Descendant du Cid ou de l'Artagan, c'est fort bien, mais de Manon ? D'autant plus qu'avec Manon il y aurait le frère, Lestat, tricheur et quelque peu écervelé. Baste ! la légende au rôle tout. Être un objet de curiosité, pouvoir dire qu'on tient par un lien quelconque, fut-il aussi léger que possible, à un personnage connu ! Corinne ou Mme de Warrens, Eugénie Grandet ou Mme Marouffe. — C'est moi que vous avez voulu peindre, disait à George Sand une jeune femme de Berry, qui avait écrit son roman dans tel roman de l'illustre écrivain. — Non madame, c'est moi. George Sand s'est en effet peinte fort souvent : dans "Indiana", dans "Lélia", dans "Elle et Lui". Autant de fables apparentes, autant d'autobiographies. Dans "Indiana" elle fit allusion à Jules Sandeau. Tous deux s'étaient aimés. Jules Sandeau répondit à "Indiana" par "Marianna", ou George Sand se retrouva. Vingt ans après, le jeu littéraire allait se renouveler avec "Elle et Lui". Cette fois, il s'agissait de Cusset. Mais le poète était mort. Ce fut son frère Paul qui répondit par "Lui et Elle". George Sand appartenait ainsi à la légende non seulement comme écrivain mais comme héroïne. Une héroïne a toujours vécu. Car le romancier ne peut dépeindre et analyser que des caractères qu'il a vus et observés. Gustave Flaubert a connu Mme Bovary en province et l'on a raconté il n'y a pas longtemps l'odyssée de l'humble femme qui servit de type à Gay de Maupassant dans "Boule de Suif". Ces romans ne sont pas pour cela des romans à clef, les personnages, par l'obscurité de leur naissance ou de leur situation, étant pour ainsi dire anonymes. Des romanciers modernes, celui qui, à ce point de vue, intrigua le plus ses contemporains, fut Alphonse Daudet. Le créateur de ces types célèbres : le nabab Janoulet, le duc de Mora, Elysée Méruat des "Bois en Exil", le comédien Delobelle, est à se défendre d'avoir voulu faire des personnalités. Tartarin lui-même eut se reconnaître : C'est le danger auquel s'exposent les écrivains d'observation, c'est-à-dire les écrivains qui "font vrai". Sapho, la Fanny Legrand du fameux roman, ne réclama pas, elle, et pour cause. Mais il ne serait pas étonnant que, dans trente ou quarante ans, il lui surgisse un descendant. Car on a bien la sienne là-bas, sur la montagne !

Les Héroïnes de Romans.